

Digitales Brandenburg

hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

Aristippe, Ou De La Cour

Balzac, ... de

Amsterdam, 1664

Discours Deuxieme.

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5641

DISCOURS
DEUXIEME.

CETTE Verité établie, que les Rois ne sçauroient regner sans Ministres ; il est presque aussi vray, qu'ils ne sçauroient vivre, sans Favoris. Le Bien ne s'arrête pas au lieu de sa source : Il veut couler & s'épandre ; Et ce n'est qu'un Bien commencé, s'il ne croît par la communication, & s'il ne s'acheve, en se dilatant. Mais ajoutons quelque chose de plus étrange & d'aussi certain. On nous a assuré il y a long-tems, de la part de la Raison, *que si un Homme estoit tout seul dans le Ciel, & qu'il ne fût pas en sa puissance d'en faire part à un autre, il s'ennuyeroit de sa propre felicité, & voudroit descendre du Ciel en Terre.*

Je dis donc sur ce fondement, que les plus sages Princes qui soient au Monde ; que les Augustes & les Antonins

tonins, s'ils y revenoient; que les Constantins & les Theodoses, peuvent avoir de legitimes affections, & aimer raisonnablement celuy-cy plus que celuy-là.

QUE CE SOIT VÔTRE PEUPLE, QUI SOIT VÔTRE FAVORI. Cet avis fut donné autrefois à un grand Prince, mais par un Philosophe un peu trop severe. De défendre aux Rois le plus doux usage de la volonté, & de les dépouiller de la plus humaine des passions, ce seroit estre Tyran des Rois, & ne leur permettre pas qu'ils fussent hommes: ce seroit les lier à la grandeur de leur condition, & les clouër sur le Thrône. Quelle rigueur, de vouloir qu'ils n'apparoissent jamais, sous une forme semblable à la nôtre? qu'ils ne puissent jamais se défaire d'une gravité qui les incommode? Est-ce un crime d'avoir un Confident, dans la Compagnie duquel on vienne chercher du repos

après

après le travail, & des divertissemens
après les affaires ?

La vertu n'a garde d'estre austere
& farouche à ce point là : Elle ne
détruit pas la Nature ; Elle en cor-
rige seulement l'imperfection ; Elle
sçait rendre justice ; mais elle sçait
aussi faire grace : Elle donne rang
dans la Charité à qui que ce soit ;
L'étranger y est receu comme
l'Hôte , & le Barbare comme le
Grec ; Mais elle reserve l'Amitié
pour le petit nombre : Elle n'épou-
se pas tout ce qu'elle embrasse.

Dans le Ciel, où se trouvent les
Idées & les premieres formes des
choses , n'y a-t-il pas des regards
bien-faisans , & des inclinations
favorables, plutôt pour ceux-cy,
que pour ceux-là, d'où naissent sur
la Terre les Predestinez & les Eleus ?
N'y a-t-il pas eu une Nation choisie,
qui a esté preferée à toutes les au-
tres Nations ? Elle a esté nommée
la part & l'heritage du Seigneur : Le

Sei-

Seigneur luy a dit, *Je seray ton Dieu, & tu seras mon Peuple.* Dans la Maison des Patriarches, cette preference est toujours tombée d'un côté, à l'exclusion de tout le reste. Les Cadets ont emporté le droit d'Aînéssé, & les avantages de la Nature ont fait place aux ordres de Dieu.

Et quand le Fils de Dieu luy même est venu au Monde; outre les soixante & douze Disciples qui estoient de sa suite, & qui s'avoüoient à luy, il a apellé douze Apôtres, pour luy rendre une plus particuliere subjection, & estre plus proches de sa Personne. Entre ceux-là même, il y en a eu trois, à qui il s'est ouvert plus familièrement qu'aux autres: Il leur a montré des marques de sa Divinité, qu'il avoit cachées à leurs Compagnons: Il leur communiqua beaucoup de secrets de l'Avenir, dans l'agitation de sa prochaine mort, & parmi les inquietudes de ses dernieres pensées.

Encô-

Encore a-t-il témoigné plus de tendresse pour l'un des trois, que pour les deux autres. S. Jean ne fait point de difficulté de se nommer le Cher & le Favori de son Maître. Il se glorifie par tout de cette faveur; & il me semble qu'il en usa avec assez de liberté, lors qu'il s'endormit, dans le sein d'un Maître si grand & si redoutable. Considérez le dans le Tableau de la S. Cene, & voyez comme il repose sa tête negligement, sur un lieu, où les Seraphins portent leurs regards, avec reverence.

Puis donc, que l'Auteur & le Consommateur de la Vertu, aussi bien que de la Foy, a eu ses inclinations & ses amitez, & n'a pas toujours voulu commander à la Nature; le Prince ne doit point craindre d'aimer, après un Exemple de telle autorité, qui luy en donne toute permission; & par les principes d'une plus sage Philosophie, que n'est celle

C

de

de Zenon & de Chryfippe, il peut estre sensible, fans qu'on le puisse dire intemperant.

Il faut seulement que les mouvemens de son ame soient justes & bien reglez. Qu'il face du bien, mais qu'il garde de la proportion & de la mesure, en la distribution du bien qu'il fait; Qu'il ne pousse pas incontinent, dans le Conseil, ceux qui luy auront esté agréables, dans la Conversation. Il doit faire difference, entre les personnes qui plaisent, & celles qui sont utiles; entre les recreations de son Esprit, & les necessitez de son Estat; Et s'il n'apporte une grande attention, dans l'examen des differens sujets qu'il employe, il fera des Equivoques, dont son Siecle pâtira, & qui luy seront reprochez, par les Siecles à-venir.

Les Courtisans sont la matiere, & le Prince est l'Artisan, qui peut bien rendre cette matiere plus belle, mais non pas meilleure qu'elle n'est :

Il peut y ajouter des couleurs & de la façon, par le dessus; mais non pas luy donner aucune bonté interieure: Il en peut faire une Idole, & un faux Dieu; mais il n'en peut pas faire un Esprit, ni un habile homme.

Il se voit de ces Idoles, en païs même de Chrestienté. Il y a toujours eu d'indignes Heureux; toujours de Guenuches caressées dans le Cabinet des Rois, & vêtües de toile d'or. Il y a eu en Egypte des bestes sur les Autels: Il y a eu partout des defauts & des vices adorez. Ce que je m'en vai dire à vôtre Altesse, je l'ay appris d'elle, & je le trouve digne de l'esprit de Marc Antonin le Philosophe. *Il y a une Autorité aveugle & müete, qui ne connoît, ni n'entend; qui paroît seulement & qui ébloüit; qui est toute pure autorité; sans aucun mélange de vertu, ni de Raison. Il y a des Grands qui ne sont remarquables, que par leur Grandeur, & leur Grandeur est toute au-*

dehors, & toute séparée de leur personne.

Ces Grands, Monseigneur, me font souvenir de certaines Montagnes infructueuses, que j'ay veües autrefois, allant par le Monde. Elles ne produisent, ni herbe, ni plante: Elles touchent le Ciel, & ne servent de rien à la Terre: Leur stérilité fait maudire leur élévation. Ceux-cy, de même, ne sont pas moins inutiles, qu'ils sont grands; Et je les regarde, comme de vaines montres du pouvoir & de la magnificence des Rois; comme des Colosses qu'ils ont élevez, & des Pyramides qu'ils ont bâties. Ce sont des fardeaux, & des empêchemens de leurs Royaumes, qui pesent à toutes les parties de l'Estat. Ce sont des superfluités, qui occupent plus de place que toutes les choses nécessaires. Cela s'entend à les considérer, dans une foiblesse encore innocente, & avant qu'ils ayent ajoûté l'injustice de leurs actions, à l'indignité de leur personne. Voi-

Voilà les beaux ouvrages de la Fortune; Voilà les méprises & les extravagances de cette Déesse, sans yeux & sans jugement, à qui Rome a donné tant de Noms, & a dédié tant d'Autels. Vous avez bien ouï parler de quelques Reines hypocondriaques, qui ont eu de l'amour, pour un Nain, & pour un Maure, voire pour un Taureau, & pour un Cheval: La Fortune est à peu près de l'humeur de ces Princesses mal-sages; Elle choisit d'ordinaire le plus laid & le plus mal-fait: En la demande de la Preture, elle prefere les écrouelles de Vatinius à la Vertu de Caton: Pour ne rien dire de pis, elle fait des profusions, & ne paye pas ses dettes.

Mais nous parlons d'un Fantôme, lors que nous parlons de la Fortune: La force des Astres, & la nécessité du Destin sont encore d'autres Fantômes, que l'opinion des Hommes se forme, & après lesquels je ne suis pas d'avis de courir. Cher-

chons quelque cause plus apparente de cette faveur qui semble n'avoir point de cause, & voyons à peu près quelle est la naissance de cette mauvaise Autorité.

Ce que nous cherchons seroit-ce point un transport de passion, qui fort sans raisonnement, de la partie animale, & s'arrête au premier objet qui plaît, & à la première satisfaction de la volonté?

Seroit-ce point un jeu, & une fantaisie de la Puissance; un exercice, & une occupation de la Royauté, qui prend plaisir à faire des choses étranges; à étonner le Monde par des Prodiges; à changer le destin des Petits & des Miserables; à peindre, & à dorer de la boüe?

N'est-ce point au contraire, une erreur serieuse & deliberée, une tromperie de bonne foy, faite à foy-même par foy-même; aidée par l'imposture de l'apparence, qui déguise quelque-fois les hommes de

telle

telle
fable
le p
que
d'eu
luy
veri
de
Ca
fent
elle
Ell
tro
pas
tier
der
ner
s'é
ch
ils
les
co
qu

telle sorte, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à Dieu? Il est certain que le plus souvent ils portent des marques si douteuses, & ce qui paroît d'eux est si faux, qu'il n'y a que Celui qui les a faits, qui sçache leur véritable prix.

Mais l'Effet, que nous avons tant de peine à tirer de l'obscurité des Causes, ne seroit-ce point un present de l'Occasion? Car d'ordinaire elle offre aux Princes des Serviteurs; Elle les oblige à prendre ce qu'ils trouvent à leur main, & ce qui leur passe devant les yeux. Leur impatience ne pouvant souffrir de retardement, & leur môleffe estant ennemie de toute sorte de peine; pour s'épargner les longueurs de la recherche, & les difficultez du choix, ils mettent en œuvre les instrumens les plus proches, & gardent, par coûtume, ceux qu'ils n'avoient pris que par rencontre.

Pour conclusion, cette Favetur qui

s'éleve si haut, sans avoir de fondement, ne seroit-ce point plutôt un effet de l'amour propre, & une complaisance, que personne ne refuse à ses opinions? Ne seroit-ce point nôtre honneur, que nous croyons engagé, dans la perfection de nôtre Ouvrage? Ne seroit-ce point un levain de cet orgueil naturel, caché dans l'esprit des hommes, & qui enfle particulièrement le cœur des Rois, quand il est question de maintenir une faute qu'ils ont faite, & de ne pas avoüer qu'ils peuvent faillir?

Quoy que puisse estre cette Faveur, ce n'est point une creature de la Vertu; non pas même de la Vertu du Sang: Le merite n'y a point de part; non pas même le merite de la Race. Les Affranchis de Claudius, les Valets des Enfans de Constantin, les Gouverneurs des Enfans de Théodose, les Eusebes & les Eutropes ne sont point de legitimes Favoris, & beaucoup moins de legitimes

times Ministres. Et certes, j'ay pitié de l'Empire, & j'ay honte pour l'Empereur, quand je voy l'Empire & l'Empereur, dans ces mains serviles & mercenaires.

Je voy, avec horreur, ces vilains spectacles des Regnes infortunez, ces productions monstrüeuses des mauvais Tems. Tems aveugles, & pleins de tenebres; Mal-heureux en Princes, & steriles d'Hommes. Et, à vôtre avis, y a-t-il eu de Solitaire si éloigné de la Cour, & prenant si peu de part aux choses du Monde, qui ait pû regarder, sans dépit, les choses télement hors de leur place, & le Monde renversé de cette sorte? Y a-t-il eu de si tranquille Contemplatif, qui ait pû voir sans émotion, des gens de neant s'emparer de la conduite des grands Estats, & s'asseoir au Timon; bien qu'ils ne deussent estre qu'à la Rame? Cela s'est veü neantmoins, & assez souvent. Le Consulat a esté

profané plus d'une fois, par des personnes infames: Et tel, qui sous un autre Regne eût esté caché, parmi le Bagage, a eu le commandement de l'Armée.

Mais outre les Eusebes, & les Eutropes, l'Histoire de l'Empire d'Orient ne manque pas de ces Exemples honteux. Elle nous montre de misérables Eunuques, qui n'avoient appris qu'à peigner des femmes, & à filer, érigés tout d'un coup en Chefs du Conseil, & en Capitaines Generaux. Et d'autres Histoires plus recentes nous produisent des Barbiers, des Tailleurs, des Valets de chambre, changez du soir au matin en Chambellans, en Ambassadeurs, &c. employés aux plus importantes negociations & aux plus illustres Charges de leur País. Ainsi quoy que puisse dire nôtre Homme, qui admire tant la Cour, & l'Air de la Cour, l'Ignorance audacieuse a souvent presidé à la conduite des choses
humai-

humaines : Quoy qu'il jure qu'il a veû des rayons sur le visage de Monsieur le Duc de ^{***}, cette fausse lumiere est une beveüe de ses yeux, & une illusion de son esprit. Les Sots ont souvent tenu la place des Sages ; & un tems a esté , où ceux qui devoient dicter les Loix, & prononcer les Oracles, ne sçavoient, ni lire, ni écrire.

Ce n'est pas que leur sens commun fût plus net, pour n'estre envelopé d'aucune connoissance étrangere. Ils n'avoient, ni les biens naturels, ni les biens aquis : Ils avoient seulement ce qui suit d'ordinaire les biens naturels & les biens aquis, je veus dire la bonne opinion de soy-même, accompagnée du mépris d'autruy. Quoy que ce ne soit pas la coûtume de sçavoir les affaires, par revelation, & qu'il faille les aprendre, par experience, ou devancer l'experience, par la force du raisonnement ; ils se persuadoient que l'Autorité sup-

pleoit à tout cela, & qu'immediate-
ment après leur Promotion, Dieu
estoit obligé de leur envoyer de l'es-
prit, pour bien gouverner, & de faire
valoir l'élection du Prince, par la su-
bite illumination de ses Ministres.

Il n'en va pas toutefois ainsi : C'est
tout ce que Dieu a voulu faire, pour
les Ministres de son Fils unique, des-
quels nous avons dit quelque chose,
au commencement de ce Discours.
Par là il s'est moqué de la superbe
Philosophie. Il a confondu la Pru-
dence humaine ; prenant ces Ames
neuves & grossieres, pour estre les
Confidentes de ses secrets ; les rem-
plissant beaucoup, comme dit un
Ancien Chrestien, parce qu'il y
trouva beaucoup de vuide. Il a tiré
des cabanes & des boutiques, ceux
qu'il vouloit faire Rois & Docteurs
des Nations. Il ne faut pas que les
autres Ignorans pretendent d'estre
éclairés de la sorte ; ni qu'au lieu
de l'esprit de Prophetie, en l'expli-
cation

cation des Escritures, & du don des Langues, ils attendent du Ciel, la cōnoissance des choses passées, la penetration dans celles de l'Avenir, la lumiere qui debrouille les intrigues de la Cour, la science de faire la Guerre, & la dexterité de traiter la Paix.

Aussi d'ordinaire ils réussissent tres-mal, en une profession qu'ils n'ont point aprise, & dans l'exercice de laquelle ils se font jetez indifcrettement, sans y apporter aucune preparation de discipline; sans faire aucun fonds d'experience; sans connoître les premiers élemens de la Sageffe civile. Il faut de l'adresse & de la methode, pour conduire un Bateau, & pour mener un Chariot. Il faut avoir appris les chemins, pour pouvoir servir de Guide. J'ay veû des régles & des preceptes, pour se bien aquiter de la charge de Portier, & de celle de Concierge, quoy que ce soient deux métiers, qui ne

font pas extrêmement difficiles. Il faut donc aprendre tous les Métiers, & étudier tous les Arts, jusques aux moindres, & aux plus aisez. Et celuy, de conduire le genre humain, n'aura point besoin d'instruction? On gouvernera le Monde, au hazard & à l'aventure? On jouera à trois dez, le salut des Peuples & des Royaumes?

C'est bien tenir indignement la place de Dieu: C'est bien faire le Phæton en ce Monde, & dispenser inégalement la lumière & la chaleur, sur la face de la Terre: C'est courir fortune d'en brûler une partie, & de laisser geler l'autre. Les Favoris ignorans courent chaque jour cette fortune, & sont en ce perpetüel danger; je dis de se perdre, & de perdre leur País, lors même qu'ils ont raffiné leur ignorance, par l'usage de la Cour, & que deux ou trois bons succez, qui viennent de la pure liberalité de Dieu, leur donnent
bonne

bonne opinion d'eux mêmes, & leur font accroire, qu'ils ont fait le bien qu'ils ont reçu.

Toutes leurs actions sont alors des Contre-tems ; sont de fausses mesures d'une fausse règle. Au lieu de se sçavoir arrêter à ce Point de l'Occasion, si recherché par les Sages, & si nécessaire pour la perfection des affaires, ils vont toujours devant ou après : Ou ils le passent, ou ils n'y arrivent pas. Aujourd'huy ils déclarent la Guerre, par colere ; demain ils demandent la Paix, par lâcheté. Ils flatent les Ennemis naturels de la Patrie, & offensent les anciens Aliez de la Couronne, En Espagne ils voudroient donner liberté de conscience ; en France ils voudroient introduire l'Inquisition. La Frontiere est nuë & defarmée ; & ils fortifient le cœur de l'Estat : Il leur prend envie de raser la Citadelle d'Amiens, & d'en bâtir une à Orleans.

Mais

Mais les Elections qu'ils font des autres, sont bien dignes de celle qui a esté faite d'eux. Pour l'Ambassade de Rome, ils proposent au Prince un bon Capitaine de chevaux legers, & qui s'est signalé en plusieurs combats. A leur recommandation, on met dans les Finances un vieux Prodigue, qui en sa jeunesse a fait cession de biens, mais qui parle admirablement de l'œconomie. Ils demandent la premiere Charge de la Justice, pour un homme veritablement de robe longue, mais celebre, par le peu de cōnoissance qu'il a des Lettres; mais de la Classe de celuy que nos Peres virent à Paris, quand les Ambassadeurs de Pologne y arriverent. Ils firent à cet Homme leur compliment en Latin, & il les pria de l'excuser, s'il ne leur répondoit pas, *parce qu'il n'avoit jamais eu la curiosité d'apprendre que le Polonnois.*

Vous sôriez, Monseigneur, & vous-vous étonnez de la grande Littera-

tera

terature de cet homme de robe longue. Il faisoit bien d'autres équivoques, & on en conte quelques uns, qui ne me semblent pas mal-plaisans. Ce fut luy qui crût que Senneque estoit un Docteur de Droit Canon, & que, dans ses Livres des Benefices, il avoit traité, à plein fonds, des Matieres Beneficiales. Un *** de ce tems-là luy fit accroire, que la Morée estoit le País des Mores; & il n'est rien de si vray, qu'il chercha, dans la Carte un jour tout entier la Democratie, & l'Aristocratie, pensant les y trouver, comme la Dalmatie, & la Croatie.

Il fait bon estre sçavant, sous ces Regnes-là, & les Muses ont beaucoup à esperer de la protection de pareils Ministres. Mais passons outre, & ne considerons point l'interêt des Muses, dont le destin est d'estre pôvres & mal-traitées, sous toutes fortes de Regnes, & par toutes fortes de Ministres.

Ceux-

Ceux-cy se connoissent en hommes & en affaires, comme vous voyez. Après avoir dissipé le revenu de l'Etat, en des dépenses mauvaises, ou ridicules; afin de paroître bons Menagers, ils laissent perdre une occasion importante, faute de cinquante écus, qu'ils ne veulent pas qu'on baille, pour faire partir un Courrier exprés. Ils attendent le jour de l'Ordinaire, & s'imaginent que l'Occasion l'attendra, aussi bien qu'eux. Un Docteur Politique qui les a sifflés, & qui leur a mis dans la tête cinq ou six mots de nôtre Tacite, pour les alleguer cent fois le jour, sur toutes choses, leur a recommandé le Secret, & la Dissimulation. Cette leçon faite, ils font mystere de tout; ils ne s'expliquent que par des clins d'œil, & par des mouvemens de tête. Au moins ils ne parlent plus qu'à l'oreille, non pas même quand ils louent leur Maître, & qu'ils disent, que c'est
le

le plus grand Prince de la Terre.

Cette religion du Silence est passée dans leur esprit, jusqu'à une telle superstition, qu'ils font scrupule de donner les ordres nécessaires, à ceux qui les doivent executer; tant ils ont peur de découvrir ce qui a esté résolu au Conseil. Ils écoutent attentivement un Alchimiste, qui leur promet des montagnes d'or: Ils reçoivent à bras ouverts un Banni, qui leur fait aisée la conquête de son Pais: Et, se reposant sur la foy de l'un & de l'autre, ils s'embarquent dans une grande Entreprise, & commencent une grosse Guerre, dont ils sont las, dès le second jour. Ils font mille autres choses semblables. Et si ces exemples ne sont de ce Siecle, ils sont des Siecles passez: S'il n'y a pas eu en France, & en Alemagne, de ces Ignorans presomptueux, de ces ridicules Tout-puissans, il y en a eu en Espagne, & en Italie.

La misere du Tems (il vaut mieux

mieux accuser le Tems que le Prince) Cette misere publique, qui a fait faire de la monnoye de fer & de cuir; qui a donné du prix aux plus viles choses, a mis aussi en usage ces gens-là, & les a introduits dans le Cabinet des Rois, où ils ont traîné avec eux, toutes les ordures de leur naissance, & toutes les habitudes vicieuses, dont les ames serviles sont capables. Car c'est icy un Chapitre de leur Histoire, que nous ne devons pas oublier; & il est certain que leur innocence n'a gueres plus duré à la Cour, que celle du premier Homme, dans le Paradis terrestre.

D'abord, quoy que pût-estre ils ne fussent pas nez méchans, ils ont crû qu'il falloit le devenir, & se sont défaits de leur conscience, pour travailler, avec moins d'empêchement, aux affaires de l'Estat. Ils ont pensé d'ailleurs, que l'orgueil estoit bien-seant à la dignité, que, s'ils paroïssent les mêmes qu'aupara-

vant,

rin-
ui a
& de
plus
e ces
is le
ûné
leur
s vi-
ont
itre
ons
leur
à la
om-
e ils
ont
ont
our
he-
ont
toit
s'ils
ra-
nt,

vant, leur condition ne feroit pas tout à fait changée, & que la courtoisie les remettrait dans l'égalité, de laquelle ils s'estoient tirez, avec tant de peine. Ainsi ils n'ont point appréhendé de tomber dans la haine, pour éviter le mépris. Ils se sont fait craindre, ne pouvans se faire respecter. Ils ont estimé, qu'il n'y avoit point de moyen d'effacer la memoire de leur ancienne bassesse, que par l'objet present de leur tyrannie; ni d'empêcher le Peuple de rire de leurs infirmités, qu'en l'occupant à pleurer ses propres maux, & à se plaindre de leur cruauté.

Avec ces belles Maximes, & cette Antipolitique, que je vous ay un peu ébauchée, ils ont gouverné le Monde; mais ils l'ont gouverné d'une étrange sorte. Ils ont renversé ce qu'ils vouloient soutenir; Ils ont rompu ce qu'ils avoient dessein de nouer; Ils ont fait autant de ruïnes, qu'ils desiroient faire d'établissements;

ments; Ils ont gâté autant de choses, qu'ils en ont maniées. Les cheutes des Princes, & les pertes des Estats ont esté le succez de leur Administration. S'estans saisis de la Puissance souveraine, (je les considere derechef, dans leur innocente infirmité) ils en ont usé, comme les Enfans se servent de leurs couteaux, qui s'en blessent le plus souvent, & en offensent leurs Meres, & leurs Nourrices.

Que si la temerité de ces gens-là n'a pas toujourns esté mal-heureuse; s'ils sont arrivez au port, tenans une route, qui apparemment les en éloignoit; (car il est certain qu'il se voit de ces Miracles, & j'en connois quelques uns qui se sont sauvez, par des actions qui les devoient perdre). Il ne faut pas se fier pourtant à cette Felicité aveugle, qui les a guidez; Il faut les regarder, comme des Personnes transportées

d'une

d'une
sent l
sçavo
cipice
les ad
& ne
nes r
bon-l
ni, l
Siene
verd,
Si
la per
feray
Gent
ne v
exem
quoy
font
Ecue
nou
dress
qui l
pipe
aux

d'une violente imagination, qui passent les Rivieres en dormant, sans sçavoir nager, & courent par les precipices, sans faire un faux pas. Il faut les admirer, *Comme des bestes divines,* & ne les pas imiter *comme des personnes raisonnables.* Je tiens ce mot du bon-homme Alexandre Picolomini, lors que je le fus voir, passant à Siene, & que je le trouvay sur le lit verd, dont parle Monsieur de Thou.

Si vous estes jamais Favoris (avec la permission de son Altesse, j'adresseray ma parole à ces deux jeunes Gentilshommes qui m'écoutent) ne vous proposez point de pareils exemples: Ils sont tres-dangereux, quoy qu'ils soient tres-éclatans. Ce sont des Flambeaux alumez sur les Ecueils: Ils font faire naufrage aux nouveaux Pilotes. Ce sont des Adresses, qui meinent à la mort ceux qui les suivent; qui ne servent qu'à piper la Posterité; qu'à aprendre aux hommes à faillir; qu'à donner
du

du credit & de la reputation à l'Im-
prudence.

DISCOURS
TROISIEME.

COMME ceux que nous
laissâmes hier, manquent
de la capacité requise, &
ont l'intelligence fort courte, & fort
limitée; il s'en trouve d'autres, qui
l'ont trop vague, & trop étendue,
& qui raisonnent avec excez. Je par-
le de ces Speculatifs, qui visent d'or-
dinaire au delà du but; qui quittent
les chemins, pour prendre les rou-
tes; qui s'égarerent, pour arriver plus
tôt où ils vont.

Apellons-les, s'il vous plaît,
des tireurs d'essences. Ils mettent
leurs avis à l'alambic, & les redui-
sent à neant, à force de les subtili-
ser: Ils évaporent en fumée les plus
solides

solide
des H
lent
qu'O
Ils sui
des cl
leur c
brasse
qu'ils
mode
cause
tion,
elle m
Ce
par to
nessé.
homr
passe
cherc
goriq
la let
pensé
Princ
ce, &
Estat
solide